

Des amis et des livres

Geneviève Letarte

Number 64, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Letarte, G. (2016). Des amis et des livres. *L'Inconvénient*, (64), 38–39.



DES AMIS ET DES LIVRES

Geneviève Letarte

Il fut un temps où il n'était pas rare de se demander entre amis : « Qu'est-ce que tu lis en ce moment ? » Cette question, j'aimais la poser et j'aimais qu'on me la pose aussi, car elle donnait lieu à de longs et sinueux échanges où il était question de livres, bien entendu, mais aussi de soi et du monde, de la vie intime et sociale, du politique et du philosophique, et de l'art en général, cette voie royale qui permet d'appréhender la réalité de nos vies, quoi qu'en pensent les nombreux fonctionnaires de l'utilitarisme contemporain. Car la littérature (ou l'art en général), tout en constituant un monde en soi qui vaut la peine d'être apprécié, observé ou analysé selon des paramètres qui lui sont propres, est aussi un lieu d'échanges et un terrain de jeu populaire où se révèlent, entre deux déclarations d'amour ou de guerre à l'endroit de tel ou tel auteur, les goûts et les dégoûts qui teintent nos points de vue, nos pensées et nos questionnements. C'est Dosto contre Tolstoï, Virginia Woolf contre James Joyce, Carver contre DeLillo. Les Suédois du suspense contre les Anglais du policier. Les confidences amoureuses des écrivaines françaises contre les familles éclatées des romancières américaines. Joan Didion contre Laure Adler. Houellebecq contre David Foster Wallace. Et cetera. Ainsi, la formule magique du « qu'est-ce que tu lis en ce moment ? » fait bien plus que vous renseigner sur les auteurs et les titres que votre interlocuteur a choisi de privilégier parmi les milliers d'auteurs et de titres qui pullulent dans les librairies et les bibliothèques : elle permet de franchir la porte du monde invisible et grouillant que fréquentent vos proches jour après jour, souvent à l'écart, souvent dans la solitude, ce qui est bien dommage. Car pour peu que vous les invitiez à parler du roman, de l'essai ou du recueil de poésie qu'ils sont en train de lire, vous découvrirez dans quelle atmosphère ils baignent ces temps-ci, avec quels personnages ils partagent leur quotidien, dans quel genre d'endroit ils ont choisi de s'exiler momentanément, et votre propre univers s'en trouvera élargi. (Un peu comme lorsqu'un ami part vivre à l'étranger : sur le coup on se sent abandonné, puis quand il nous invite dans son nouveau chez-soi, on réalise que cela apporte de l'air frais à notre existence.) Quant à savoir pourquoi, à tel moment de notre vie, on choisit de lire tel auteur plutôt qu'un autre, pourquoi, dans

la pile des romans reçus à Noël, on commence par celui-ci plutôt que par celui-là... La réponse est sans logique, un peu comme le fameux « parce que c'était lui, parce que c'était moi » de Montaigne, tant il est vrai que nos affinités avec les livres sont aussi mystérieusement électives que celles que nous avons avec les gens. C'est pourquoi le placotage autour des livres que nous lisons débouche inévitablement sur le territoire bien réel de nos explorations et de nos sensibilités personnelles : si mon ami C. m'a un jour fait découvrir Raymond Carver, c'est parce que la fin de la nouvelle *Les vitamines du bonheur* l'avait jeté par terre, quelque chose de tout simple, des trucs qui tombaient au fond d'un lavabo, mais qui évoquaient peut-être à ses yeux la chute au ralenti qui se produit au fond de nous chaque jour de notre existence. De la même manière, quand on va au cinéma avec quelqu'un, le film sur lequel on a jeté son dévolu est à la fois le but de l'expédition et le prétexte à une rencontre volubile autour d'un verre de vin, comme en témoignent un grand nombre de scènes délicieuses dans les films de Woody Allen. Mais voilà, on ne va plus au cinéma. Et peut-être qu'on ne lit plus de romans non plus, ou alors c'est que nous n'avons plus le temps d'en parler, trop envahis que nous sommes par la rumeur des actualités qui nous parviennent à la vitesse de l'éclair, ou par les séries télé qui seraient devenues notre *Comédie humaine* à nous, une *Comédie humaine* d'usage plus facile, on s'entend, que les quatre-vingt-dix et quelques ouvrages d'un Balzac. Et nous restons seuls avec nos lectures, avec tous ces récits qui s'immiscent dans nos journées et nous font parfois rater l'arrêt de bus, ces personnages dont les tracas, les drames et les émerveillements deviennent nôtres, sans parler des décors plus vrais que nature qu'ils nous font traverser sans que l'on ait à prendre le moindre train ou avion. Nous restons seuls avec nos lectures, qui demeurent un territoire secret, privé, limité à notre table de chevet, et non plus un lieu d'échanges avec autrui (pareil pour le cinéma, qu'on regardait en groupe dans une grande salle, alors qu'aujourd'hui chacun le fait tout seul dans son salon), et c'est sans doute la raison pour laquelle les clubs de lecture se sont mis à pulluler depuis quelques années, phénomène que j'ai souvent boudé, je l'avoue, mais dont je commence à mieux comprendre l'intérêt. J'ai moi-même eu

le plaisir d'animer un cercle de lecture l'année dernière, un cercle un peu particulier puisque la lecture s'y faisait en groupe et à voix haute, et j'ai été surprise et touchée de voir à quel point les participants se passionnaient pour les univers décrits dans les œuvres proposées, combien ils pouvaient, sans être des professionnels du livre ou de la littérature, analyser avec subtilité le style d'un auteur, expliquer leur intérêt ou leur indifférence pour tel ou tel roman. Certains argueront que ce qui rend la lecture merveilleuse, c'est justement le silence et la solitude qu'elle autorise, loin des bruits du monde pris dans la vitesse et la multiplication des gadgets, et il est vrai que, dans l'acte de lire, ce que nous aimons au départ, c'est ce moment de non-partage, la sensation de pénétrer dans un monde qui nous est réservé, d'entretenir avec les personnages d'un roman une relation intime et privilégiée. Mais l'étape suivante ne serait-elle pas de pouvoir partager avec d'autres cette expérience à la fois intense et subtile ? N'est-il pas triste de ne pouvoir parler à personne de tous les livres que nous empruntons à la bibliothèque du quartier ? Quand j'étais jeune, ma mère et moi avions l'habitude de parler des livres que nous lisions, et souvent, au petit-déjeuner, nous évoquions les romans avec lesquels nous nous étions mises au lit la veille. Ma sœur cadette nous traitait volontiers de snobs, comme si nous cherchions à prouver l'étendue de notre culture littéraire, alors que nous partagions simplement la même passion, authentique, j'oserais dire, pour les livres de fiction. Nous parlions des personnages et de l'intrigue, des idées et du style de l'auteur, et aussi de sa personne, comme s'il s'agissait d'un membre de la famille, partageant ainsi un univers qui, tout en étant parfaitement irréel, n'en était pas moins cher à nos yeux. J'ai développé par la suite la même habitude avec mes amis. Avec mes bons, mes meilleurs amis, il était toujours possible, voire inévitable, de nous informer de nos lectures respectives. Ces amis n'étaient pas tous des écrivains, des professeurs ou des artistes, mais ils étaient tous des lecteurs, et, grâce à la formule magique du « qu'est-ce que tu lis en ce moment ? », nous accédions au réseau secret des textes que nous portions en nous et qui nous constituaient, en quelque sorte, toutes ces voix indépendantes les unes des autres mais qui, dans le brassage de nos imaginaires personnels, formaient une sorte de grand chœur. Du temps où mon amie A. vivait à Montréal, nous faisons de longues promenades au cours desquelles nous ne parlions que de ça : les livres que nous lisions et leurs auteurs, analysant le comportement des personnages de romans comme s'il s'agissait de nos propres amis. Et il nous arrivait aussi de lire certains livres en même temps. Ensemble nous avons lu la biographie de Beckett, puis celle de Duras, les livres de Vivian Gornick et ceux de Natalia Ginzburg, certains romans de Paul Auster et de Philip Roth, *Le jardin d'Éden* de Hemingway. Les livres que nous lisions faisaient partie de notre vie comme des personnes à propos desquelles nous aimions échanger des nouvelles. Et souvent, nos conversations téléphoniques du soir se terminaient par un : « Bon, je te laisse, je vais me mettre au lit avec Paul (ou Sam ou Philip ou Virginia ou...) ». Mais avec le temps la vie s'accélère, les responsabilités familiales et professionnelles s'accumulent, les semaines filent et les journées raccourcissent. Et il est tentant,

le soir, de se vider la tête en regardant une série américaine, suédoise ou québécoise... Pas étonnant que dans les cinq à sept et les soupers d'amis on parle davantage de *Homeland* que du dernier roman de Lorrie Moore, d'*Unité 9* ou de *Mémoires vives* (oui, *shame on me*) que de *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal ou du dernier recueil de René Lapierre. Non que j'aie un faible pour les tablées composées exclusivement de gens de lettres – j'aime autant les musiciens conteurs de blagues ou les médecins obsédés par leurs patients – et de manière générale, même si j'ai le privilège de connaître plusieurs esprits brillants dont le regard aiguisé sur les œuvres me fait voir plus loin que le bout de mon nez, j'aime parler de livres avec des lecteurs ordinaires, des gens qui ne sont ni des écrivains ni des professeurs mais qui vouent aux livres un intérêt réel et profond, qui trouvent dans leurs lectures un éclairage inédit sur le monde et sur eux-mêmes. Leur appétit pour les livres ne se dément jamais, et ils l'alimentent de jour en jour comme on nourrit son chat. On les voit se présenter à la bibliothèque avec un tas de livres à rapporter, puis tourner autour des rayons des nouveautés en penchant la tête, les yeux brillant de convoitise devant les titres qui s'offrent à eux, se laissant volontiers guider par le hasard, tiens, je lirais bien ça, pourquoi pas. Et c'est ainsi que l'on rentre chez soi avec un nouveau lot d'ouvrages entassés dans son sac à dos... Peut-être *Dans le silence du vent* de Louise Erdrich, ou les *Daisy Sisters* du regretté Henning Mankell, ou *Les appartchiks vont à la mer Noire* de France Théorêt, ou, pourquoi pas, *Le livre de la méditation et de la vie* de Krishnamurti, à égrener le soir comme un chapelet de sagesse. À la maison, vous constatez que votre conjoint a lui aussi fait ses provisions à la bibliothèque. Lui et vous ne lisez pas les mêmes livres. Il ne lira pas *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette (récit qui vous a captivée en dépit de certaines faiblesses d'écriture) ni *Une banale histoire* de Tchekhov (que vous avez lue après avoir vu le beau film qu'en a tiré Bernard Émond). Il lira plutôt *Notes sur la mélodie des choses* de Rilke, *De vita Agricola* de Tacite, *Un cabinet d'amateur* de Georges Perec, *Parables and Paradoxes* de Kafka, toutes choses passionnantes qui contribuent à faire de lui un esprit brillant et réfléchi, que vous admirez. Mais si seulement il s'intéressait à ce que vous lisez ! Cela tient peut-être à une différence entre l'homme et la femme, mais jamais il ne vous demande en quoi consiste ce roman que vous ouvrez chaque soir avant de vous coucher, ni ne vous interroge sur cette écrivaine du nom de X ou Y. Alors que vous, souvent, vous lui demandez : « Qu'est-ce que tu lis, là ? C'est bon ? » – le tirant momentanément de sa lecture pour le forcer à vous donner une réponse, aussi succincte soit-elle. En son absence, vous examinez les couvertures des livres qui sont empilés sur sa table de travail, et vous les feuillotez, curieuse de savoir dans quel univers parallèle il évolue à votre insu. Cela vous fait penser à *La confession impudique* de Tanizaki, mais dans un autre registre, car il y a peu de chances que votre homme profite à son tour de votre absence pour jeter un œil sur les livres que vous êtes en train de lire et où, il faut bien l'admettre, il ne risque pas de trouver quoi que ce soit de très salace. ■